

À propos de la COVID-19

PAR L'ÉQUIPE ÉDITORIALE

LORSQUE NOTRE ÉQUIPE s'est réunie pour organiser la production et la diffusion de ce numéro portant sur la démocratie, personne ne se doutait que les années 2020 et 2021 seraient marquées par une pandémie! Et bien que durant cette période nous ayons été plusieurs fois tentés de bifurquer de notre parcours et de produire un numéro spécial sur ce thème, nous avons à chaque fois résisté à la tentation. Après tout, nous nous sommes dit que l'ensemble des médias couvrirait déjà son évolution vingt-quatre heures par jour, sept jours par semaines, en continu. C'est assez pour le moment. Mais nous avons toutefois pris l'initiative de réfléchir à cet événement, avec nos

lunettes de philosophes. C'est ainsi que l'équipe éditoriale vous propose une collection de réflexions et de constatations afin de fouiller le sens que peut recéler cette crise. Cet exercice révèle un phénomène fort important : la pandémie fut (et est encore) un lieu commun, mais elle ne suscite pas les mêmes questions chez tous et ainsi voyons-nous au fil des trois textes qui suivent cette introduction se déployer trois chemins de la pensée, accordés aux sensibilités philosophiques de chacun. Nous espérons que cette contribution modeste de notre part participera de la création d'un sens commun, d'une mémoire de l'événement, qui se construiront au fil du temps et qui donnera matière à réfléchir. ∞

Derrière les rideaux cramoisis, un soir d'hiver 2020

FRÉDÉRIC DUBOIS

*Mais l'ignorance de ce qui fait veiller derrière une fenêtre aux rideaux baissés, où la lumière indique la vie et la pensée, ajoute la poésie du rêve à la poésie de la réalité. Du moins, pour moi, je n'ai jamais pu voir une fenêtre – éclairée la nuit, – dans une ville couchée, par laquelle je passais – sans accrocher à ce cadre de lumière un monde de pensées, – sans imaginer derrière ces rideaux des intimités et des drames... Et maintenant, oui, au bout de tant d'années, j'ai encore dans la tête de ces fenêtres qui y sont restées éternellement et mélancoliquement lumineuses, et qui me font dire souvent, lorsqu'en y pensant, je les revois dans mes songeries : « Qu'y avait-il donc derrière ces rideaux ? » (Jules Barbey d'Aurevilly, *Les Diaboliques*, 1874)*

LES RUES DE LA CAPITALE-NATIONALE semblaient désertes en cette nuit de fin décembre 2020. Quelques semaines auparavant, le gouvernement Legault avait résilié le « contrat moral », pourtant à peine annoncé, cette entente qui aurait permis aux citoyens de se rassembler (sous certaines conditions, bien entendu) le temps de célébrer les fêtes de fin d'année. Qu'à cela ne tienne, devant la menace d'une deuxième vague de coronavirus, la Santé publique invoqua rapidement les petits caractères du contrat et statua qu'après réflexion, il valait mieux oublier les réveillons en famille élargie ou entre amis. Le Québec – comme la plupart des autres États et villes

du monde – devait à nouveau se confiner, en espérant que la tempête finisse par passer.

Solitaire obligé, me voilà quand même à longer les trottoirs (puisque la marche était toujours permise et socialement acceptée) d'une ville calfeutrée. Le silence – inhabituel même pour une ville de réputation tranquille comme Québec – devenait par moments suspect, comme un rappel incessant de l'étrangeté du moment. Les rideaux des maisonnettes étaient tirés de toute part, et, Santé publique le veut, le resteraient. Rien à voir, le spectacle était annulé. Pourtant, les rangées de voitures garées le long des rues et toutes ces lumières allumées, qui transperçaient les rideaux, trahissaient bien cette quiétude obligée. En réalité, derrière les rideaux, quelque chose se déroulait. En vrai, les festivités avaient cours, mais elles demeuraient solitaires, privées, cachées, secrètes et clandestines, confinées dans les foyers et entre gens de confiance.

La langue allemande contient un terme qui englobe en un seul mot cette idée du « privé », du « caché » et du « secret », mais aussi du « réconfortant », du « connu » et de l'« habituel ». L'Allemand dira en effet « *heimlich* » – ici, rien à voir, bien entendu, avec la manœuvre de premier secours portant le même nom. La racine *das Heim* (la « maison », ou *home* en anglais) est celle que l'on retrouve dans des mots tels que *die Heimat* (la patrie)

ou encore *das Geheimnis* (le secret). Dans le contexte de notre balade nocturne dans les rues de la Vieille Capitale, on reconnaîtra les chaumières douillettes, voilées derrière les rideaux, comme ce lieu du *Heimlich*.

Vient alors s'opposer à ce dernier *unheimlich* : au sens littéral le non (*un-*) familier (*heimlich*). Depuis la traduction française de l'essai de Sigmund Freud *Das Unheimliche* (1919), on référera à ce terme en français comme « l'inquiétante étrangeté ». *L'unheimlich*, si l'on veut le dire plus simplement, c'est « ce qui provoque l'angoisse » (Freud, 1919). Or, *l'unheimlich* n'est pas seulement épouvanté parce qu'il sort de l'ordinaire, du familier (*heimlich*). Le rapport qu'il entretient avec son contraire se veut plus intime. La psychanalyse freudienne nous enseigne que *l'unheimlich* est angoissant parce qu'il nous projette ce que nous savions pouvoir exister dans le monde des possibles, mais que nous n'aurions pas daigné imaginer se manifester dans notre quotidien. Cette manifestation hors de l'ordinaire actualise l'incertain, nous gardant dans un état de suspense. Voilà alors la recette idéale pour le roman d'épouvante.

La COVID-19 remporte indéniablement le prix de *l'unheimlich* par excellence de l'année 2020. Depuis sa révélation au grand public – et peut-être encore plus depuis qu'on lui a formellement donné le titre de « pandémie » –, le virus n'a cessé d'agiter les esprits, vacillant de l'indifférence de certains à l'angoisse des autres. La maladie, en soi, n'a rien de nouveau. D'ailleurs, il semble toujours y avoir quelque chose pour nous rappeler les différences et ressemblances chocs de la pandémie actuelle avec la Grippe espagnole de 1918. Il a quand même fallu puiser loin dans notre mémoire collective pour y retrouver une image convaincante, apte à faire réagir initialement les décideurs publics – pour ne pas parler de la population en général. Peut-être était-ce la généralité (et ainsi la banalité) des symptômes du virus qui auront contribué à la nonchalance. Tenons-le-nous pour dit : l'apparition de bulbes mauves-jaunes-oranges au visage aurait sûrement été un meilleur

stimulateur. Nonobstant, de fil en aiguille, le virus est venu s'installer dans notre quotidien. Sous le joug de l'angoisse, le virus a alors justifié notre cloisonnement. Le coronavirus a revêtu le visage des défunts dans nos hôpitaux et – soit-il aussi étrangement inquiétant après des décennies d'oubli – dans nos résidences pour personnes âgées. Le virus a pris par moment l'image de l'entrepreneur fragilisé et des travailleurs au bout du rouleau, mais aussi des plus vulnérables de nos sociétés (les communautés autochtones, les sans-abris, les femmes brutalisées, pour n'en nommer que quelques-uns) dont les ressources, déjà maigres, ont disparu du jour au lendemain. Le virus n'a finalement fait que manifester ce que nous savions pourtant déjà être au quotidien...

Dehors, dans les inquiétantes et étranges ténèbres de la Vieille Capitale, je marchais encore – étais-je alors finalement même suspect de le faire ? Ma ville nordique s'était emmitouflée, ne laissant entrevoir les signes d'âmes qui vivent que par les traînées de fumée des cheminés et la lumière qui s'échappait du contour des fenêtres que les rideaux peinaient à calfeutrer. Contemplatif (et peut-être un tantinet trop curieux, je le concède), j'en suis venu à me poser cette même question, qui avait jadis

animé le personnage d'une nouvelle, *Le Rideau Cramoisi*, tirée des *Diaboliques* de Barbey D'Aurevilly (1874) : « Qu'y avait-il donc derrière ces rideaux ? ». Des milliers d'histoires clandestines, comme en parallèle de l'Histoire. Des années encore de psychanalyse collective seront sûrement encore de mise, afin d'arriver à bout d'éclairer les causes et les effets de la présente crise. Mais le philosophe trouvera sûrement tout aussi fascinant, avec le recul des années, de constater quelles seront les histoires collectivement retenues pour raconter *l'habitus* de cette étrange époque ; et, en revanche, quelles autres histoires, tout aussi angoissantes, allons-nous préférer oublier, dissimuler dans l'inconscient collectif, là où *l'unheimlich* patiente, *comme si* tout n'était présentement qu'un mauvais rêve. ∞

Le silence – inhabituel même pour une ville de réputation tranquille comme Québec – devenait par moments suspect, comme un rappel incessant de l'étrangeté du moment

L'hypermobilité de qui ou de quoi ?

LOUIS-ÉTIENNE PIGEON

LE XX^e SIÈCLE A VU ÉMERGER une nouvelle manière de vivre chez les Occidentaux et qui s'est répandue à l'ensemble du monde industrialisé : l'hypermobilité. La sociologie la définit comme le fait d'être perpétuellement en mouvement, de vivre sa vie en se déplaçant continuellement autant dans l'espace que

dans des lieux immatériels¹. Ainsi les frontières tant physiques que morales ne sont-elles plus très populaires et apparaissent

1 Alain BOURDIN. « L'individualisme à l'heure de la mobilité généralisée ». Dans Asher et Lévy, *Les sens du mouvement*. Bélin, Paris, 2021.

plutôt comme des obstacles à l'exploration des possibles. À l'aube de la pandémie de 2020, un individu bien constitué devait être hypermobile pour être accompli. Les voyages forment la jeunesse! Et les croisières internationales accompagnent la vieillesse tout autant! Mais plus encore, ne pas avoir une expérience internationale sur son cv constituait une tare presque indélébile chez tout universitaire débutant. De même, être mobile professionnellement impliquait de naviguer entre les emplois; et la mobilité de l'âme n'échappait pas à ce tourbillon, car ne pas voyager entre les croyances, explorant le chemin de la connaissance de soi, n'aurait démontré chez l'individu que suffisance et paresse spirituelle. Et que dire de la mobilité dans le corps lui-même, dans son identité? Passer d'un genre à l'autre, ou osciller entre les options, pouvait apparaître comme la suite logique de ce grand mouvement.

Mais le monde de l'hypermobilité tel que nous l'avons créé a-t-il été créé que *pour nous*? Ma fibre de penseur de l'environnement ne peut que me porter à croire que si nous percevons d'abord et avant tout l'hypermobilité humaine, le monde de l'hypermobilité est aussi un environnement dans lequel circulent bien d'autres choses que des humains. Par exemple, le coronavirus que nous affrontons actuellement serait entré dans notre monde quelque part en Chine, en 2019. Comment? Cela reste un mystère scientifique, mais il aurait migré du monde animal jusqu'à nous, porté par un corps humain en mouvement. Dès son arrivée dans le monde de l'hypermobilité, le virus a profité de tous les avantages de celle-ci: ses porteurs ont marché à Wuhan, ils ont voyagé, d'abord en bus ou en train vers d'autres destinations régionales, et surtout, ils se sont propulsés par avion. En quelques jours seulement, le coronavirus aura fait le tour de la planète à plusieurs reprises, il aura même atteint les endroits les plus reculés du globe. Parce qu'il est hautement transmissible, le coronavirus peut jouir de l'hypermobilité et en apprécier toutes

Ce virus, à l'image du *jetset* international qui fait rêver le public, a pris toute la place dans les médias et désormais on ne parle que de lui et de sa mobilité

les qualités. Ce virus, à l'image du *jetset* international qui fait rêver le public, a pris toute la place dans les médias et désormais on ne parle que de lui et de sa mobilité. Ses capacités mobiles lui permettent de voler la vedette aux plus grandes inventions humaines du secteur de la mobilité, car même Tesla ne peut rivaliser en termes de couverture médiatique. Il circule partout: dans les centres de soins de santé, dans les écoles, chez votre voisin ou vos parents. Son cv de virus est mortellement impressionnant car il nous a pris à notre propre jeu... Il maîtrise même la mobilité du soi en se déclinant sous la forme de ses propres variants!

Bien entendu, notre mobilité est à la base de notre système de droit libéral et la restreindre exige des justifications importantes. Comment pouvons-nous alors maintenir cet esprit de la mobilité humaine – surtout celle des corps – tout en contrôlant la mobilité de nos partenaires écologiques indésirables? Les États tergiversent et pour l'instant la réponse fut de bloquer la mobilité, à défaut de pouvoir filtrer ce qui circule. Mais la question réapparaîtra sous peu et la crainte est que la nature des passeports qui nous garantissent les conditions de la mobilité changent radicalement. Le passeport identifiant la provenance étatique pourrait bien se transformer en certificat sanitaire, ne décrivant plus celui ou celle qui se déplace, mais bien le contenu de qui se déplace. Cette avenue pose de nombreuses questions quant aux risques de dérives d'une société sanitaire, dans laquelle l'impur doit être immobilisé.

Il n'en demeure pas moins que la situation actuelle démontre une fois de plus que les composantes de l'environnement ne peuvent être pleinement contrôlées par nos institutions. Nous interagissons avec elles et en retour, elles surgissent, elles se meuvent d'où elles nous étaient invisibles pour pénétrer notre monde. Et en cela, nous pouvons dire que la mobilité généralisée n'a rien de simplement anthropique. Peut-être même sommes-nous en train de découvrir ce qu'elle est réellement? ∞

Jusqu'où empêcher de vivre pour empêcher de mourir?

MATHIEU GAGNON

LA QUESTION PEUT PARAÎTRE CRUELLE. J'espère pourtant ne pas dire les choses cruellement, mais je crois qu'il faut parfois les dire crûment. Car la question se pose, ainsi que le rappelait Hélène Buzzetti dans *Le Devoir* du 1^{er} février 2021 :

Alors que le système de santé approche de son point de rupture, faut-il encore essayer de guérir les patients de 80 ans et plus atteints de la COVID-19 si cela signifie que des personnes plus jeunes ne

seront plus traitées pour d'autres maladies? La question, atrocement crue, traverse de plus en plus d'esprits, même si peu osent la formuler à voix haute tellement elle est taboue. Si le prolongement de la pandémie impose ce débat, il n'est pas sans rappeler celui sur l'acharnement thérapeutique, qui le précède².

2 Hélène BUZZETTI, «La mort en face», *Le Devoir*, 1^{er} février 2021.

La question rappelle celle de l'acharnement thérapeutique parce qu'elle concerne la qualité de la vie prolongée dans les milieux de soins à longue durée, notamment dans les CHSLD et les résidences privées pour aînés. Elle la rappelle de deux façons : 1) d'abord, en pointant la contradiction qu'il y a entre le fait d'accorder une valeur absolue à la vie et le fait de lui accorder une valeur relative, c'est-à-dire qui tient ici compte de la qualité de vie et même de la qualité de mort ; 2) ensuite, elle indique une contradiction entre la valeur absolue accordée à l'individu, que l'on doit sauver à tout prix, et une valeur relative au montant des ressources collectives que nous sommes prêts à investir dans des tentatives de prolongation d'une vie défaillante. En effet, on peut se questionner sur les vies que l'on pourrait sauver où les maux que l'on pourrait prévenir par un usage différent de ces ressources. De plus, le fait de concentrer nos ressources sur un seul mal, aussi urgent soit-il, peut voiler bien des maux moins visibles. Disons immédiatement que de poser la question uniquement en termes d'âge serait trompeur. Il ne s'agit pas de se demander à partir de quel âge il ne vaut plus la peine de soigner, ce qui relèverait d'un âgisme bête et facile, mais de se demander jusqu'où et à quel prix doit-on sauver les vies menacées ? Il s'agit de se questionner sur le cercle vicieux dans lequel nous semblons pris et qui consiste à empêcher de vivre pour empêcher de mourir jusqu'à ce que vaccin s'ensuive.

Sur le plan de la qualité de vie, nous sommes en droit de nous demander pendant combien de temps nous nous satisférons d'emprisonner les aînés³ afin de les protéger. Sur le plan de la valeur accordée à l'individu, nous nous demandons de plus en plus quelles sont les conséquences pour tous de la crise sanitaire et des mesures mises en place pour protéger les plus vulnérables face à la COVID-19. Chaque jour, nous sacrifions le vivre ensemble pour protéger des individus confinés dans leurs cellules et, en attendant le vaccin, nous semblons incapables de repenser ce vivre ensemble. Par défaut d'imagination et par manque de confiance envers notre jugement, nous avons mis la société sur pause en attendant que ça aille bien, comme si un retour en arrière était possible.

Le refrain qui consiste à exiger des individus de s'enfermer et de se couper de leur proches pour permettre à d'autres individus enfermés de survivre sonne de plus en plus absurde. Surtout que présentement, ces directives sont davantage une conséquence de la faillite de notre système de santé que du taux de mortalité de la pandémie. C'est parce que nous manquons de ressources collectives que les individus sont brimés dans leur liberté. De l'évasion (ou évitement) fiscale⁴ aux établissements de santé incapables de respecter les règles sanitaires⁵,

on voit bien que l'argent ne va pas à la bonne place depuis longtemps. On voit aussi que la crise concerne davantage nos institutions et l'usage de la richesse commune que l'état de nos connaissances en santé ou de notre capacité à juger pour nous-mêmes (malgré quelques hurluberlus bruyants). Finalement, on voit bien que nos droits et libertés individuelles existent grâce à des institutions publiques et non malgré elles.

Peut-on se terrer encore longtemps sans repenser en profondeur ces institutions ? Évidemment, la crise exige de se rap-

porter à des autorités fiables et crédibles, mais la perte des habitudes et des repères qu'elle entraîne nous pousse à une forme d'hésitation constante à agir qui est renforcée par un système de règles qui laissent de moins en moins de place à l'usage du jugement. Est-on seulement capable de repenser nos institutions et notre façon de vivre ensemble autrement qu'en se confinant de plus en plus à une existence numérique ? Il faut se débrouiller avec des mesures d'urgence qui changent sans cesse, mais on constate que les autorités sont incapables de voir plus loin que la crise. On y répond dans l'urgence et on escamote la réflexion collective que nous devons avoir sur le monde de demain. On peut se dire que ce n'est qu'en attendant, mais en attendant, je vois ma fille de

15 ans grandir dans ces hésitations et dans l'absence d'espaces démocratiques qui permettent de s'exprimer et d'influer sur les décisions prises dans les milieux de vie, dont l'école. Et là, c'est particulièrement important, parce que c'est souvent à l'école que nous apprenons que nous pouvons agir sur notre monde.

Or, avec ce vivre ensemble et cette démocratie sur pause, je crains qu'on ne s'habitue à ce mode de vie et qu'on développe le sentiment d'impuissance acquise : « C'est un concept psychologique développé dans les années 1970 et 1980. Ça a d'abord été testé avec un chien, qu'on a attaché à une chaîne. Au bout de la chaîne, on a mis un bol de nourriture que le chien ne pouvait atteindre. Le chien a essayé, essayé, essayé de se rendre au bol jusqu'au jour où il a arrêté d'essayer. Et quand on a détaché le chien, il n'a jamais tenté de se rendre au plat : il avait compris que ça ne donnait plus rien d'essayer⁶ ». La distanciation physique, et même le confinement, ne nous empêche pas de penser ensemble les changements que nous devons apporter à nos institutions sur le long terme plutôt que d'attendre passivement que ça finisse par bien aller. Prenons le temps de bien faire les choses et de grâce, n'oublions pas que la vie humaine est une activité sociale ; qu'il vaut mieux mourir en paix auprès des siens que d'angoisser à prolonger une vie confinée ; et qu'au-delà d'avoir peur de mourir, il faut continuer de vouloir vivre. À trop empêcher de vivre pour empêcher mourir, on oublie de laisser vivre et de laisser mourir dans une obsession de contrôle qui nous rend fous, car l'œil du public a inévitablement de nombreuses taches aveugles. ∞

Est-on seulement capable de repenser nos institutions et notre façon de vivre ensemble autrement qu'en se confinant de plus en plus à une existence numérique ?

3 Richard LÉVESQUE, « Confinés à perpétuité », *Le Journal de Québec*, 26 février 2021.

4 Éric DESROSIERS, « Évasion fiscale : 7,5 milliards à l'ombre pour le Canada », *Le Devoir*, 21 novembre 2020.

5 Gabrielle DUCHAINE, Katia GAGNON et Léa CARRIER, « Règles sanitaires. Un établissement sur cinq pris en défaut », *La Presse*, 11 février 2021.

6 Catherine HANDFIELD, « Covid-19. Gare au sentiment d'impuissance acquise », *La Presse*, 13 janvier 2021.